

L'identité valdôtaine aujourd'hui

Christiane Dunoyer

À partir de la fin de la deuxième guerre mondiale, certains phénomènes généraux comme le progrès technologique, l'urbanisation massive, le dépeuplement de la montagne, l'abandon des espaces ruraux et la globalisation des mœurs ont profondément affecté notre société et ont décrété la fin de la civilisation agropastorale. De plus, l'italianisation progressive dans le domaine linguistique et culturel a relégué les anciens savoirs dans une position toujours plus marginale, car la nouvelle culture qui s'implantait et qui menaçait de remplacer l'autre, celle autochtone, vieille de siècles, se disait supérieure, promue par l'État, par les instances officielles, véhiculée par le progrès qu'on se devait de trouver juste et qui... était bien, en effet, après qu'on avait tellement trimé, qu'on avait tellement souffert du froid, qu'on avait tellement dû marcher à pied dans la neige, sous la pluie, quand il faisait nuit, qu'on avait tellement eu peur des revenants, du diable, qu'on avait tellement dû endurer la faim, qu'on avait traîné des maladies, qu'on ne s'était jamais reprise d'un accouchement, et combien de renoncements, combien de sacrifices...

Nous sommes en face d'une prodigieuse et dangereuse accélération de l'histoire, les transformations sont violentes et très nombreuses. Les identités collectives sont secouées par ces modifications profondes. Que reste-t-il après tant de bouleversements ? Peut-on encore parler d'identité valdôtaine, aujourd'hui ?

Je crois que l'on peut. Plutôt, dirais-je, on doit, afin de nourrir la réflexion sur qui nous sommes.

POUR ÊTRE, POUR EXISTER, IL FAUT D'ABORD POUVOIR SE PENSER, PUIS SE DIRE

Chacun de nous a une idée bien particulière et très personnelle de l'identité valdôtaine, qu'il s'est forgée sur un ensemble d'expériences et de sensations, parfois même très précoces. L'anthropologue qui se penche sur les questions identitaires devrait pouvoir disposer d'outils scientifiques qui lui permettraient de faire une synthèse à partir de ces sensations, parfois vagues, recueillies auprès de ses contemporains et de donner une quelque cohérence à des éléments disparates relevant de l'individuel, en les élevant au rang de principes généraux.

En outre, il existe une tendance assez générale à voir le passé comme un bloc cohérent et statique et le présent comme une mosaïque qui aurait perdu

bon nombre de ses pièces : une surface pleine de trous qui se dessinerait en négatif. Tout dépend évidemment du regard : si on cherche les éléments du passé dans le présent, il n'y en aura que quelques-uns qui subsistent, mais combien d'éléments nouveaux pour lesquels notre œil n'est pas encore exercé à détecter ont été secrétés par cette nouvelle société valdôtaine, faite d'employés, plutôt que d'éleveurs de vaches, plus urbaine que montagnarde, sans doute, mais pourquoi pas valdôtaine, en dépit de l'exigüité des nombres ? Certains éléments, pas tous, mais une partie sont une création originale née de la rencontre du présent avec une certaine vision du monde qui n'est plus la même de jadis, mais qui demeure différente des autres. Certes, l'étude diachronique, nous induit à placer l'accent sur l'évolution, à l'échelle des générations qui peuvent en témoigner bien-sûr, en exaspérant la réflexion entre le jadis et le maintenant, très souvent tout simplement entre la génération d'avant et la génération d'après. On pourrait également viser à la continuité, aux constantes, aux invariables que l'on peut cueillir au-delà de toute transformation contingente, grâce à une étude synchronique, comparative entre plusieurs réalités qui nous entourent.

Seulement, il s'agit pour nous d'affiner les outils d'investigation, afin de déceler ces particularités dans le cadre d'une société globalisée comme la nôtre. Souvent il nous manque le recul aussi, mais il est important d'établir au moins des pistes.

Mon opinion, c'est que l'homologation, a priori, n'est pas à craindre, pourvu, et c'est très urgent, que l'on prenne conscience de qui on est, aujourd'hui. Ce qui est certain, c'est que l'évolution existe pour toute société, comme pour toute entité vivante, que chaque génération est différente de celle d'avant, cela est vrai au présent, comme au passé. Les enquêtes de terrain ne peuvent que mettre en exergue cette vérité : dès qu'on aborde la question avec un informateur, il nous dira que des différences substantielles existent par rapport à la génération des pères.

AU NIVEAU DES PRATIQUES ET MÊME PLUS EN PROFONDEUR TOUT CHANGE

Au cours de ces dernières décennies, bien des frontières identitaires se sont déplacées à l'intérieur de l'Europe, qui sont en passe de faire basculer le Val d'Aoste d'un côté à l'autre. Notre pensée va évidemment à la carte géolinguistique, mais je vais en citer une autre, à laquelle on pense beaucoup moins souvent, mais très importante pour l'appréhension de certains phénomènes à l'échelle européenne. On était une civilisation du beurre, on est devenu globalement une civilisation de l'huile d'olive, sous l'impulsion d'un ensemble de facteurs d'ordre culturel (notamment la cuisine et la classe médicale) et économique, certes, mais aussi à cause d'une transformation interne au Val d'Aoste liée à l'organisation techno-économique ayant misé sur la généralisation de la production de la fontine, fromage obtenu du lait entier : la production de fromages mi-gras

allait de pair avec la production du beurre de crème et secondairement, celui-ci étant très périssable, du beurre clarifié (notre *beuro coló*), avec toutes les implications culinaires que nous connaissons. Dans une optique de valorisation d'un élément local élevé à symbole de l'agriculture valdôtaine, on a fait chuter paradoxalement la production de la première graisse alimentaire utilisée au Val d'Aoste : déjà l'abbé Cerlogne, en se lançant de manière véhémement contre la mode des laiteries tournaires à la fin du XIX^e siècle, dénonçait la sophistication des matières grasses...

Si nous nous penchons sur l'un des éléments les plus emblématiques de la culture valdôtaine, à savoir la relation entre l'homme et la vache, là aussi nous pouvons constater combien les transformations ont été importantes au fil des siècles : cela demanderait de longs développements. En effet, si l'on peut constater sans trop de mal la permanence d'un facteur affectif très important dans le cadre de ce type d'élevage, allant bien au-delà d'une simple activité de sustentation insérée dans un ensemble techno-économique plus vaste (pensons à l'attribution d'un nom à chaque veau, au choix individuel de ce nom, à la tendresse des souvenirs qui accompagnent les vaches, etc.), il est tout de même vrai que la radicalisation de l'élevage de la vache qui remonte au XVIII^e siècle, mais qui a subi une forte accélération depuis quelques décennies, l'augmentation du cheptel allant de pair avec la diminution des éleveurs s'adonnant à telle pratique, la séparation toute



**La relation entre l'homme et la vache,
l'un des éléments les plus emblématiques de l'identité valdôtaine**

(photo Christiane Dunoyer)

récente entre l'étable et l'habitation humaine, tout cela a transformé profondément le rapport à la vache à l'intérieur de notre société. Le regard porté sur la vache lutteuse a changé aussi : d'une minimalisation de la violence typique de notre société alpine, on en est arrivé au refus total de la violence, et le statut de la reine est au centre de nouveaux enjeux sociaux et économiques qui n'existaient pas auparavant. Il y a encore quelques années, une reine était toujours une vache productive, qu'on trayait, qui passait l'été à l'alpage avec le reste du troupeau, qu'on abattait le moment venu ; alors que de nos jours, la reine occupe une place à part dans l'échelle de la domestication.

Toutefois, la dichotomie humain-animal persiste clairement dans l'imaginaire valdôtain et dans la langue de tous les jours (pensons à l'opposition *vezadzo-mouro*, *pequé-medzé*, etc.) et diffère nettement de l'idéologie des animalistes, comme le rapport à la terre diffère nettement du respect de l'environnement relevant de la conception des écologistes. Il s'agit de deux perspectives opposées, l'une prenant son appui sur la montagne, ancrée dans la terre qu'elle veut défendre, l'autre née en bas, en regardant la montagne depuis la ville, dans l'idéalisation de la nature de celui qui ne la vit pas au quotidien. En dépit des grandes transformations de notre époque, l'habitant de la montagne établit toute une série d'interactions avec sa terre et s'identifie avec elle, en idéalisant cette relation comme fondatrice de l'identité valdôtaine.

Un dernier exemple, le rapport à la langue : dans le cadre d'une enquête sur les nouveaux patoisants, j'ai analysé l'idée de "Valdôtain", de "vrai" Valdôtain et ses intersections avec la notion de "patoisant" dans le contexte multilingue valdôtain. Quelque chose paraît avoir changé depuis les années 90. Ce n'est plus la langue d'une communauté stigmatisée, la langue de la honte et de l'ignorance : les années paraissent révolues, où les parents s'opposaient à la transmission du francoprovençal aux nouvelles générations, où les jeunes mettaient de côté un modèle culturel jugé comme dépassé. D'ailleurs, le francoprovençal n'est souvent plus la langue véhiculaire exclusive d'une communauté, comme dans un passé encore plus éloigné : c'est de plus en plus une langue complémentaire, un outil auquel faire référence, autour duquel créer une complicité, une ressource à laquelle puisent depuis quelques années de nombreux apprenants, alloglottes venus d'ailleurs ou natifs de la vallée.

Encore faut-il comprendre où se situera le point de rencontre, combien les italophones iront vers la culture valdôtaine. Pour qu'un échange véritable puisse se mettre en place, il faut qu'on se trouve à mi-chemin, ou pas trop loin : si les deux termes ne se placent pas sur un pied d'égalité, l'une des deux cultures succombe et nous devinons laquelle des deux est la plus faible. Néanmoins, une brèche est ouverte : c'est aux Valdôtains de savoir diffuser et promouvoir leur culture dans un moment qui paraît assez propice à l'échange.

EXISTE-T-IL DES CONSTANTES OU TOUT EST VARIABLE ?

La tendance mélancolique et le passéisme sont très présents aujourd'hui, notamment dans certains milieux.

« Que m'importe donc le passé en tant que passé ? Ne voyez-vous pas que lorsque je pleure sur la rupture d'une tradition c'est surtout à l'avenir que je pense ? Quand je vois se pourrir une racine, j'ai pitié des fleurs qui, demain, sécheront, faute de sève ? »

Gustave Thibon

Dépourvue des instruments conceptuels nécessaires pour se projeter dans l'avenir, une société qui se cherche sans se trouver se replie fatalement dans l'idéalisation du passé. Aujourd'hui, on sait plus ou moins qui on était, on sait très bien qui on n'est plus (non sans une certaine culpabilité), mais on ne sait pas qui on est.

Les transformations ont été tellement radicales qu'on ne retrouve apparemment que des bribes de ce qu'on avait appris à identifier comme fondateur d'une identité collective, mais au-dessous des pratiques traditionnelles, plus ou moins délaissées, les représentations profondes d'une société demeurent et continuent à la caractériser vis-à-vis des autres.

La manière d'appréhender, et donc de gérer l'espace, par couches horizontales, par zones altimétriques, est certainement un élément caractéristique, une constante culturelle. Le francoprovençal, langue alpine de la vallée et de la montagne, traduit parfaitement un rapport au territoire qui est tridimensionnel, alors que de nombreuses langues nées dans les plaines traduisent un rapport à un territoire bidimensionnel. Dans notre territoire, on est toujours confronté à cette troisième dimension, constituée par la verticalité : on monte et on descend, en plus de se déplacer en long et en large. Dans les langues de la plaine, on dit au fond de la vallée, pour dire au sommet, comme on pourrait dire au fond d'un couloir horizontal, parce qu'on néglige la verticalité comme donnée de la perception de l'espace, le point de vue du locuteur étant la plaine par laquelle on aborde la vallée, considérée de surcroît comme un cul-de-sac, alors que pour un alpin "au fond de la vallée", c'est le bas, parce que le fond s'oppose au sommet, qui à son tour s'ouvre sur une autre vallée.

On n'a plus besoin de revenir sur la question du non-isolement de nos pays de montagne qui sont entrés en contact avec de nombreuses cultures différentes, au gré des rencontres qui se produisirent au fil des siècles à travers les cols alpins (dont certains constituaient les grands axes de la communication européenne), qui charriaient un flux ininterrompu de populations, d'idées et de marchandises.

De plus, cette différente manière d'appréhender l'espace s'accompagne aussi d'une opposition entre le bas, souvent assimilé à la négativité, et le haut assimilé à

la positivité : c'est par le fond de la vallée (présentant un climat bien plus insalubre que le haut) qu'arrivent les ennuis, les colonisations, les impositions, les exactions, depuis l'invasion romaine (*ba per lé*, en francoprovençal), alors que le haut (les cols alpins) représente le nouveau plein d'intérêt et de richesse, le commerce, le voyageur.

Étant donné cet ancrage à la terre, le patronyme (*lo non de mèizon*, en francoprovençal) revêt aussi une importance toute particulière.

Le nom donne immédiatement la connaissance du village d'origine d'une personne, peut-être même de sa résidence actuelle.

Le nom nous donne une connaissance presque directe de la personne, car celle-ci est immédiatement insérée dans un réseau relationnel dont on fait partie.

Un autre exemple, c'est l'absence de ce caractère excessif, qui caractérise par exemple tellement la langue italienne (riche en superlatifs et en adjectifs ayant une connotation analogue) : des adjectifs, qui sont neutres en italien, comme *dzen* (joli) ou *frèt* (froid) sont des mots que le francoprovençal utilise déjà avec parcimonie (*pa beurt*, pas mauvais, pourrait être l'équivalent de *stupendo*, merveilleux). Il s'agit véritablement d'une différente sensibilité vis-à-vis de la puissance évocatrice du verbe : le mot proféré est déjà perçu comme un engagement, dire cache déjà une menace : qu'est-ce qui se passe si l'acte ne suit pas la parole ? Au cours des dix dernières années, nous avons assisté à la naissance du superlatif en francoprovençal, parmi les jeunes locuteurs au-dessous des trente ans, notamment au sein d'une communauté particulièrement riche en nouveaux patoisants : « tchadissimo », par exemple, de « tchat », chaud.



CONCLUSION

Nous vivons dans la globalisation, nous n'avons aucune intention, probablement aucune possibilité de nous y soustraire. Pour être dans le présent et pour y vivre bien, il faut être conscient de ce qu'on y représente, ce qu'on y représente d'unique, face au monde, en tout cas ce qu'on y

Pour pouvoir exister, il faut d'abord pouvoir se penser, puis se dire

(fonds INA)

représente de différent par rapport au voisin. L'un des mécanismes fondamentaux dans les processus de construction identitaire, c'est le rapport à l'autre. On se pose et on se différencie par rapport à l'autre, à partir du moment qu'on sent qu'on ne peut pas fusionner avec l'autre, parce qu'on n'est pas l'autre.

Seulement à travers cette prise de conscience, et la conceptualisation qui l'accompagne, la culture valdôtaine a des chances de se transmettre encore et encore. Si l'on estime avoir tout, ou presque tout, perdu et que l'on croit n'avoir plus rien à transmettre, ce qui est un legs précieux pour les générations futures s'évanouira sans laisser de traces, parce qu'il aura existé sans même avoir été dit, un pire destin que ces merveilleuses tables en noyer, vermoulues et consumées, dont raffole un peu tout le monde aujourd'hui, grâce à la passion antiquaire qui caractérise notre époque, dont nos vieux étaient si heureux de se débarrasser. Il en est de même pour la culture immatérielle, la chaîne de la transmission s'est souvent brisée parce que les vieux ont cru inutile leur savoir, mais en transmettant leur savoir lié à des pratiques concrètes, spécifiques et contingentes, ils véhiculaient aussi des valeurs plus profondes, plus générales qui non seulement peuvent résister à tous ces bouleversements, mais qui pourraient constituer la charpente osseuse de cette nouvelle société, à condition qu'elle veuille être valdôtaine.